

Turquie. S. Ilhan, « Il est dur d'être turc ». Analyse d'un ouvrage souverainiste eurasiste

mercredi 21 mars 2012, par [Tançrède JOSSERAN](#)

Citer cet article / To cite this version :

[Tançrède JOSSERAN](#), Turquie. S. Ilhan, « Il est dur d'être turc ». Analyse d'un ouvrage souverainiste eurasiste , *Diploweb.com : la revue géopolitique*, 21 mars 2012.

Hum... Vous semblez apprécier le DIPLOWEB.COM. Nous vous en remercions et vous invitons à participer à sa construction.

Le DIPLOWEB.COM est LE media géopolitique indépendant en accès gratuit, fondé en l'an 2000. Nous vous proposons de participer concrètement à cette réalisation francophone de qualité, lu dans 190 pays. Comment faire ? Nous vous invitons à verser un "pourboire" (tip) à votre convenance via le site <https://fr.tipeee.com/diploweb> . Vous pouvez aussi rédiger un chèque à l'ordre du DIPLOWEB.COM et l'adresser à Diploweb.com, Pierre Verluise, 1 avenue Lamartine, 94300, Vincennes, France. Ou bien encore faire un virement bancaire en demandant un RIB à l'adresse expertise.geopolitique@gmail.com.

Avec 5 000€ par mois, nous pouvons couvrir nos principaux frais de fonctionnement et dégager le temps nécessaire à nos principaux responsables pour qu'ils continuent à travailler sur le DIPLOWEB.COM.

Avec 8 000€ par mois, nous pouvons lancer de nouveaux projets (contenus, événements), voire l'optimisation de la maquette du site web du DIPLOWEB.COM.

Membre de l'OTAN et candidate à l'UE, la Turquie compte un courant souverainiste pour qui la marche vers l'Europe est perçue comme une colonisation qui ne dit pas son nom. Tancredi Jossereau présente un classique important pour connaître ce courant turc. Il s'agit de l'ouvrage de Suat Ilhan, *Türk olmak zordur*, (Il est dur d'être turc), éd. Alfa, Istanbul.

Depuis la fin des années 1980, un courant souverainiste (ulusalci) a émergé en Turquie. Toute l'originalité de ce mouvement réside dans son dépassement apparent du clivage droite-gauche. Il est le fruit d'une convergence de plusieurs traditions politiques différentes. Ainsi, une partie de la gauche kémaliste s'est rapprochée, par l'entremise des cercles militaires, de la droite radicale. Les tenants de cette synthèse conjuguent le rejet de l'impérialisme occidental avec celui de l'affirmation d'une identité nationale et étatique forte. Hostile au processus d'adhésion à l'Union européenne, favorable à la constitution d'un axe continental eurasiatique avec Moscou, rejetant la mondialisation libérale, ce courant fait également appel aux grands canons du kémalisme traditionnel : refus des alliances militaires inégales, insistance sur l'idée d'une voie particulière au monde turc.

Suat Ilhan est aujourd'hui l'un des représentants les plus connus de cette mouvance souverainiste. Dans ce livre en forme de manifeste, S. Ilhan brosse un panorama de l'histoire des Turcs et des grands défis auxquels ils sont confrontés.

SUAT ILHAN (1925-), ancien officier supérieur de l'armée turque, breveté de l'Académie militaire et de l'École d'artillerie (l'arme d'élite en Turquie) est un des maîtres de la pensée géopolitique turque contemporaine. Entre 1995 et 2006, il dirige au sein de l'Académie de Sécurité nationale (*Milli Güvenlik Akademisi*), la chaire de géostratégie. Comme une partie de l'armée sceptique quant au processus d'adhésion, S. Ilhan souligne non sans justesse que les orientations initiales de la politique turque ont été dévoyées, que l'appartenance à l'OTAN, la candidature à l'Union européenne sont autant de pertes de souveraineté et de reniement du kémalisme originel. Bien que rejetant l'islam politique, S. Ilhan établit au nom de la continuité nationale un lien entre les racines antéislamiques des Turcs, l'Empire Ottoman et la République. Toute l'histoire turque est comprise comme celle d'une « culture nationale » dont les traditions ont perduré à travers les âges pour trouver leur accomplissement ultime dans l'Etat kémaliste. Pour S. Ilhan, la Turquie doit devenir un acteur géopolitique à part entière en jouant de sa place centrale dans l'ensemble culturel turcique et non plus être l'objet des manipulations des puissances périphériques. L'idée d'un espace géographique d'envergure continentale amène S. Ilhan à souligner l'inévitable communauté de destin entre la République turque et ses épigones d'Asie Centrale.

Le peuple de la steppe

Au début de l'ère chrétienne, les ancêtres des Turcs, descendent progressivement des forêts sibériennes et atteignent les steppes d'Asie centrale. Ils chassent ou incorporent les populations indo-européennes préexistantes. Cette fusion est à l'origine des caractères spécifiques de la « race » turque. Avec le passage de la taïga à la steppe, les Turcs passent de la civilisation du chasseur-cueilleur à celle du cheval. Ils se meuvent sans difficulté dans les vastes étendues de l'Altaï et harcèlent sans discontinuer la Chine. Le centre de gravité de cet

empire est délimité au nord par le lac Baïkal, au sud par le désert de Gobi. Au milieu coule une rivière, l'Orkhon, véritable îlot de verdure perdu dans l'immensité désolée. En ces lieux ont été retrouvées des inscriptions à la fin du XIXe siècle. Elles proclament à la face des siècles la grandeur du peuple turc et mettent en garde contre les dangers de l'acculturation qui guette la horde nomade. Textes fondateurs du nationalisme moderne turc, elles sont le fil conducteur du livre d'Ilhan. Ainsi, bien des vagues de cavaliers après avoir conquis la Chine se sont retrouvées subjuguées par leur conquête et au final absorbées. En ce sens, le titre du livre prend toute sa signification. « *Il est dur d'être turc* », est un avertissement [1]. **Ce qui menace le peuple turc n'est pas tant l'asservissement, la défaite militaire mais l'oubli de ses racines**, la perte de sa plus longue mémoire.

Cavaliers réputés, les Turcs inventent la selle et l'étrier et font de redoutables archers. La distance et l'éloignement dans l'espace en Asie Centrale empêchent la création de forte entité étatique. Aussi la condition première à la survie d'un groupe organisé réside dans l'utilisation du cheval. Dans l'histoire turque la domestication du cheval est capitale [2]. Elle est la deuxième qualité la plus importante après la fonction guerrière. Suat Ilhan, résume : « *Notre culture, depuis les premiers millénaires, découle de la géographie de l'Asie centrale et a pris la forme d'une culture du cavalier de la steppe* » [3]. Cette caractéristique fait que tout en préservant une culture originale, les Turcs ont été capables d'emprunts à d'autres cultures. « *À la fin des guerres nous avons empêché les autres cultures de fusionner dans la notre, mais nous avons pris dans les autres cultures ce que nous estimions le plus conforme à nos traditions* » [4]. Dans une certaine mesure, S. Ilhan pense retrouver dans l'histoire pré-islamique des Turcs tout ce qu'est censée apporter deux mille ans plus tard la révolution kémaliste : la notion d'égalité entre les sexes, l'idée d'une société organique refusant l'antagonisme des classes, les qualités guerrières inhérentes à la « race » turque. S. Ilhan remarque « *en raison des menaces qui ont pesé dans l'histoire turque, le soldat est un élément essentiel, ses qualités sont primordiales* » [5]. Il retrouve également certaines permanences géopolitiques. La particularité d'un État enclavé en Asie Centrale est de faire face à des attaques venant de tous les côtés. Dans les tables de l'Orkhon, on peut lire : « *La nation turque est menacée des quatre coins cardinaux par ses ennemis* ». De « *telles caractéristiques se retrouvent également dans la Turquie moderne* » selon S. Ilhan [6].

Suat Ilhan est un membre actif de la Haute Fondation Atatürk pour la culture, et la langue et l'Histoire (*Atatürk Kültür, Dil ve Tarih Yüksek Kurumu - AKDITYK*) qui centralise la vie culturelle depuis 1982. Elle est à l'origine de la synthèse turco-islamique, véritable idéologie d'État mise en place par l'armée après l'intervention militaire de septembre 1980. D'après la fondation, l'État a pour devoir de sauvegarder l'identité nationale, les deux piliers en sont la culture des steppes et les valeurs de l'Islam. Dans un contexte de fortes tensions internationales et sociales, où terrorismes de droite et de gauche se répondent mutuellement, l'armée voit en l'Islam la force susceptible de stabiliser la société et d'unifier la nation autour d'un socle commun [7]. La synthèse turco-islamique opère une fusion entre le passé antéislamique des Turcs et la foi de Mahomet. L'Islam a transcendé la culture turque, qui, sans lui, aurait périclité ; mais la turcité a sauvé et propagé l'Islam à travers le monde. Sans les Turcs, l'Islam aurait succombé sous les coups des croisés au XIe siècle [8]. C'est ici que transparaît dans les écrits d'Ilhan, l'idée d'une destinée manifeste. De tout temps les Turcs auraient été prédestinés à l'Islam. Le passage au monothéisme aurait été rendu possible par une forme d'hénothéisme, la croyance en un Dieu supérieur à tous les autres : « *L'histoire de notre croyance est celle d'une prédilection spéciale. Avant l'arrivée de la croyance en un Dieu*

unique découlant des religions universelles, le chamanisme et son système de croyance psychique donnaient la direction, les coutumes turques étaient destinées à aboutir à une croyance unique. Dans les croyances turques préexistait l'idée d'un Dieu unique ou d'une seule personne divine » [9]. En d'autres termes, il existait une approche nationale de la religion chez les Turcs qui a perduré dans l'Islam, malgré son essence résolument universaliste. S. Ilhan poursuit jusqu'à sa conclusion logique son raisonnement : « Lorsqu'a été décidé le passage à la religion universelle, à l'Islam, l'ultime révélation, l'adoption s'est faite en moins de cent ans... Les Turcs ont reçu la charge de représenter et d'étendre l'Islam, d'en assurer la défense. Pendant neuf siècles, ils ont rendu service à l'Islam » [10].

La révolution kémaliste

De même que la République française n'a jamais caché sa filiation avec la tradition étatiste et centralisatrice de la monarchie, la république turque assume avec l'Empire ottoman une certaine continuité. La révolution kémaliste s'inscrit pour S. Ilhan dans un effort de contemporanisation (*cagdas*) du savoir et des connaissances. Il la situe dans la trajectoire des révolutions française, anglaise et américaine qui embrassent l'Occident du XVIIe au XVIIIe siècle [11]. « Avec la culture occidentale, écrit S. Ilhan, l'objectif est de parvenir étape après étape par s'appropriation des acquis de la modernité, à adopter les changements contemporains en les mêlant à la culture turque » [12]. La Turquie est un pays à cheval sur deux mondes. Il est dès lors normal que les Turcs, peuple de nomades s'emparent de ce qui peut leur sembler utile dans la culture occidentale. Toutefois, il s'agit d'une culture laïque. L'incorporation d'éléments de la civilisation occidentale ne contredit pas l'essence nationale du projet kémaliste. Comme le note S. Ilhan, les « deux cultures religieuses ne se rencontrent pas et la culture turque n'est pas dénaturée » [13]. **La grande erreur commise en Europe est de considérer Mustapha Kemal comme un occidentaliste ou un européiste avant l'heure.** Toute son œuvre politique témoigne du contraire. C'est en luttant contre l'impérialisme occidental à l'occasion de la guerre d'indépendance en 1920 qu'il pose les fondements de l'État républicain. À aucun moment de son existence Kemal n'a utilisé le terme d'occidentalisation, mais a toujours insisté sur la contemporanisation. « Sans guerre d'indépendance, note S. Ilhan, il n'aurait pas pu y avoir d'État indépendant et de modernisation de la société » [14]. Dans cette rhétorique anti-occidentale, S. Ilhan va même plus loin, et n'hésite pas à faire de la guerre d'indépendance, la première victoire du monde musulman au XXe siècle : « L'aboutissement victorieux de la guerre de libération nationale, a de surcroît bénéficié aux pays musulmans et à l'Islam... Elle est le point tournant de la lutte entre Occident et Orient, Islam et christianisme » [15].

Un Islam gallican ?

Dès lors, comment S. Ilhan parvient-il à intégrer l'acquis majeur de la révolution kémaliste, c'est-à-dire la laïcité ? L'auteur reconnaît que c'est une question ardue. Depuis des siècles, la culture turque s'est formée au contact de l'Islam. « Les bases de la pensée s'appuient sur l'Islam ; les croyances, l'Histoire, les coutumes, les mœurs, le droit, le folklore, la morale, la science... L'Islam est le principal élément qui colore la culture » [16]. Par conséquent, pour S. Ilhan, il était impensable que le nouvel État se coupe du jour au lendemain de l'héritage islamique. Si coupure il y a, celle-ci doit permettre de libérer le politique du religieux en plaçant la mosquée sous le contrôle étroit de la République. En réalité, **on assiste à la mise**

en place d'une laïcité concordataire pour ne pas dire d'un "Islam gallican"... L'Islam n'est « *pas l'idéologie officielle de la République, elle est le système de croyance de la majorité des citoyens turcs* » [17]. Le Ministère des affaires religieuses, le *Dinayet*, est la pierre angulaire de ce système qui permet à la fois d'affirmer la séparation du spirituel et du temporel, tout en maintenant la présence d'un Islam scientiste et national au cœur de la société. Les confréries religieuses n'ont pas à intervenir dans la gestion du culte sous peine de provoquer l'anarchie. L'article 1 du *Dinayet* stipule ainsi que le ministère des affaires religieuses a pour objet le bon fonctionnement des services relatifs à la croyance islamique. « *Elle gère la religion et le culte dans un sens éclairé* » [18]. Le *Dinayet* prend en compte l'histoire turque et les exigences de la laïcité. À juste titre Suat Ilhan rappelle que cette pratique de séparation du temporel et du spirituel n'est pas neuve chez les Turcs, et qu'il existe dès les Ottomans un droit laïc indépendant de la Charia. En outre, lorsque les Turcs venant d'Asie centrale font leur entrée à Bagdad en 1058, leur chef Tughril Beg se voit décerner par le calife abbasside le titre de Sultan. Le Calife, commandeur des croyants, se dépouille de ses prérogatives politiques pour les confier au Sultan et se concentrer sur son magistère spirituel [19]. Atatürk en fait de même lorsqu'il coupe le lien de souveraineté attachant l'État au califat, avant de supprimer définitivement le titre de Calife en 1924.

Un État pivot

La conscience d'appartenance à une aire géographique de taille continentale amène S. Ilhan à poser la question du pantouranisme. La Turquie est à la confluence de trois continents (l'[Asie](#), l'[Europe](#), l'[Afrique](#)). Elle contrôle les routes Nord-Sud et Est-Ouest [20]. Le monde turc, à son apogée, va des confins de l'Indus au bord du Nil, de l'Adriatique à la muraille de Chine. Le Taj Mahal en Inde, le pont de Mostar sur la Neretva, la Mosquée Tolun au Caire sont autant de « *traces* » de cette grandeur passée [21].

À l'époque moderne, le contrôle du bassin occidental de la Mer Égée et du Golfe persique était la clef de la position de la Sublime Porte en tant que puissance globale et indépendante. L'Empire Ottoman, dans sa lutte contre le monde occidental fonctionnait, à la « *manière d'un rideau protecteur pour le monde musulman* ». Il entravait la marche des « *puissances impérialistes* », vers l'Afrique, l'Asie. Avec la fin de l'Empire ottoman, c'est l'ensemble du monde musulman qui s'est retrouvé « *encerclé* » [22]. Aujourd'hui, selon S. Ilhan, on retrouve dans la République kémaliste, les mêmes constances qu'à l'époque ottomane : « *La géographie de la Turquie explique aussi bien les périls qui la menacent que les grands atouts qu'elle détient* » [23]. **En raison de ces atouts et de son emplacement stratégique, la Turquie et le monde turc restent un espace convoité.** Aussi, pour S. Ilhan, les difficultés auxquelles se heurte Ankara sont-elles de quatre ordres :

. « *Le choc des civilisations* » : S. Ilhan rapproche la notion de choc de civilisation de celle de guerre de religions puisque la « *religion est le noyau essentiel de toute culture* ». En raison de son dynamisme, de la puissance de son armée, de son poids dans le monde musulman, la Turquie est « *une cible* » [24].

. « *Le mondialisme* » : S. Ilhan pointe du doigt comme autre grand péril la mondialisation à marche forcée. Le mondialisme travaille à effacer les États-nations car il les considère comme « *une forme dépassée* ». Le projet mondialiste est en contradiction fondamentale avec l'œuvre de Mustafa Kemal. « *Atatürk a fondé un État-nation ; la république de Turquie est un État*

souverain, indépendant, il a été construit de cette façon. Or, le mondialisme occidental prend pour cible Atatürk et l'État-nation. Le mondialisme s'inscrit dans un cadre néo-impérialiste avec la banque mondiale, le FMI et l'OMC » [25].

. « L'Union européenne » : opposé à tout abandon de souveraineté, S. Ilhan est donc logiquement hostile au [processus d'adhésion. Un tel processus ne peut qu'aboutir à transformer la Turquie](#) « en un État vassal ». **La marche vers l'Europe est perçue comme une colonisation qui ne dit pas son nom. Les mesures d'harmonisation sont assimilées au régime des capitulations.** Comme à l'époque du déclin de l'Empire ottoman, la Turquie est obligée d'abaisser ses barrières douanières, d'accorder des droits toujours plus importants à ses minorités. Plus grave encore, l'entrée dans l'Europe de Bruxelles sonne le glas de l'identité turque. Pour S. Ilhan : « Nous avons été en lutte 500 ans avec l'Europe, et nous voulons intégrer une telle société. La révolution turque est originale... Nous devons avoir en mémoire l'exemple des Turcs Tabgaç qui se sont fondus en Chine » [26].

. « Le pétrole » : [la Turquie n'a pas de ressources pétrolières mais de par sa situation géographique elle fait figure de collecteur énergétique](#) [27]. Son emplacement entre zone de production et zones de consommation attise les tensions. [Les États-Unis, dans leur souci de contrôle des ressources en hydrocarbures de la planète, veulent éviter que l'Iran ou la Russie puissent contrôler les routes d'approvisionnement énergétique en provenance d'Asie Centrale](#) (10 % des ressources en gaz et en pétrole de la planète). Le tracé du pipeline permettant le désenclavement du pétrole de Bakou via la Turquie illustre cette volonté d'éviter l'espace russe. Le Bakou-Tiflis-Ceyhan (BTC) exporte à travers la Géorgie jusqu'à la Méditerranée la production en gaz et hydrocarbure d'Azerbaïdjan. En outre, le projet Nabucco envisage d'étendre ces pompes énergétiques à l'ensemble de la Mer Caspienne en y adjoignant le Turkménistan.

Le dilemme du monde turc est qu'il est encastré entre [la Chine](#) puissance émergente, [la Russie](#) puissance renaissante et sujet aux appétits américains. À partir de la fin de la Guerre froide (1990), les États-Unis sont la seule puissance hégémonique. Dès lors, leur politique vise « à empêcher l'émergence d'une autre puissance globale susceptible de les concurrencer. Chose qui ne peut se passer qu'en Eurasie. Le monde turc du fait de son positionnement entre Russie, Chine, Inde, devient un enjeu » [28]. Ce projet géopolitique de grande ampleur s'accompagne également d'un volet idéologique. Les révolutions de couleurs qui ont touché les républiques d'Asie Centrale en sont la partie immergée : « Ils apportent le morcellement en répandant la démocratie, ainsi l'Occident entre et peut prendre plus facilement contrôle de la politique, de la culture, de l'économie » [29].

Favorable à une réorientation eurasiste

S. Ilhan estime qu'Ankara doit réorienter sa politique dans un sens eurasiste. Il défend une option continentale radicale. Trop longtemps, la Turquie a essuyé les contrecoups des manipulations périphériques des États-Unis. Ce ressac incessant l'a empêchée d'affirmer sa propre spécificité et l'a coupée de son environnement géopolitique naturel. **S. Ilhan estime que la Turquie n'a pas à épouser les desseins des États-Unis dans leur politique de néo-containement à l'égard de la Russie et de la Chine.** Au contraire, la Turquie, État pivot, doit élaborer une politique étrangère indépendante. S. Ilhan est favorable à un rapprochement pragmatique avec Moscou. Il permettrait de faire contrepoids à Washington et

en même temps limiterait l'influence de Pékin dans la région [30]. S. Ilhan se réfère à l'Eurasisme. Ce courant intellectuel ancien appelle à l'union de la steppe et de la forêt, des Turcs et des Slaves. Au XXe siècle, l'historien soviétique Lev Goumilev a synthétisé ces données dans un ouvrage fondamental, *Ethnogénèse et biosphère*. Un nouvel ensemble politique à la croisée de deux civilisations continentales reconstituerait l'empire de Gengis Khan. Au carrefour des routes énergétiques, la Turquie serait en mesure de jouer un rôle décisif sur l'échiquier planétaire et ne serait plus l'otage du bon vouloir de la thalassocratie anglo-saxonne. Le courant eurasiste turc (*Avrasyacilik*) est scindé en deux branches. Le premier dans l'orbite d'[Alexandre Douguine](#) défend un partenariat fort avec Moscou (Dogu Perinçek). Le second estime que sans exclure un rapprochement avec la Russie ou la Chine, le centre de gravité de la futur eurasië reste le Turkestan (Ümit Özdag, Suat Ilhan).

Les cercles militaires sont très réceptifs à ces thèses. **L'ancien secrétaire général du Conseil national de sécurité, le général Tuncer Kilinç, a publiquement défendu l'idée d'une sortie de l'OTAN et de l'abandon du processus d'adhésion à l'Union européenne pour un rapprochement avec l'Iran et la Russie** [31].

Avec la fin de l'Union soviétique, la Turquie a tenté de réaffirmer son rôle de chef de file du monde turcique de l'Égée à la Chine. Cependant, concède S. Ilhan, ces aspirations ne se sont pas concrétisées. Beaucoup d'occasions ont été perdues dans la décennie 1990. Mais l'essentiel n'est pas là. Le Touran plus qu'un projet, est un rêve. Il est le point de repère d'un inconscient collectif en quête de grandeur. Les mots tracés sur les stèles de l'Orkhon continuent peut-être à murmurer au vent dans l'immensité de la steppe : « *Princes turcs, nation turque, écoutez ceci ! Comment la nation turque fut rassemblée, comment l'empire fut dirigé, je l'ai inscrit ici. J'ai gravé dans la pierre éternelle toutes ces paroles. Lisez-les et apprenez. Nation turque d'aujourd'hui, princes turcs, retombez-vous dans les erreurs...* » [32].

Copyright Mars 2012-Josseran/Diploweb.com

Plus :

. **[Voir la présentation du livre de Pierre Verluise, Géopolitique des frontières européennes. Elargir, jusqu'ou ?", 20 cartes en couleur, éd. Argos 2013, diff. Puf](#)**

. **[Voir sur le courant néo-eurasiste russe une présentation par Philippe Condé de "L'empire au miroir. Stratégies de puissance aux Etats-Unis et en Russie"](#)** , par D. Chaudet, F. Parmentier et B. Pélopidas (Genève-Paris : Librairie Droz, 2007)

P.-S.

Spécialiste de la Turquie, auteur de « La Nouvelle puissance turque... l'adieu à Moustapha Kemal », Paris, éd. Ellipses, 2010.

Notes

[1] Suat Ilhan, Türk olmak zordur, (Il est dur d'être turc), Alfa, Istanbul, 2009.

[2] Ibid.p.610.

[3] Ibid.p.13-14.

[4] Idem.

[5] Ibid.p.610.

[6] Idem.

[7] Etienne Copeaux, Espace et temps de la nation turque, CNRS Editions, Paris 2000.

[8] Op.cit. (1).p.556.

[9] Ibid.p.16.

[10] Idem.

[11] Ibid.p.674-688.

[12] Ibid.p.673.

[13] Ibid.p.714.

[14] Ibid.p.693.

[15] Ibid.p.708.

[16] Ibid.p.726.

[17] Ibid.p.728.

[18] Ibid.p.727.

[19] Ibid.p.729.

[20] Ibid.p.605.

[21] Ibid.p.632.

[22] Ibid.p.556.

[23] Ibid.p.602.

[24] Ibid.p.18-19.

[25] Ibid.p.19-20.

[26] Ibid.p.20.

[27] Idem.

[28] Ibid.p.638.

[29] Ibid.p.640.

[30] Ibid.p.641.

[31] Hürriyet, 8 mars 2002, "AB disinda, rusya ve Iran'la yeni arayasi girilmeli", (À l'extérieur de l'UE, l'on doit entreprendre une nouvelle approche avec la Russie et l'Iran).

[32] Op.cit. (7). p.168.